





# Récapitulatif

## II



JACQUES BILLARD

# Récapitulatif

La philosophie au fil des ans...  
T. II.

Éditions personnelles

Du même auteur

*Une technique politique de toujours : le moralisme*, in Crise de la raison publique, sous la direction d'Isabelle de Mecquenem, Hermann, Paris, 2022.

*Une préfiguration du monde futur*, in Medium, *Comment peut-on être européen*, direction Régis Debray, Paris, 2019.

*Conférences pédagogiques. L'école de la troisième République. Et la nôtre*, Paris, 2013.

*Introduction à Félix Ravaisson, De l'habitude*, PUF, 1999.

*République et démocratie*, Publication du Conseil Général de Haute-Garonne, 1999.

*De l'école à la république*, Guizot et Victor Cousin, PUF, 1998.

*L'éclectisme*, PUF, Que Sais-je ?, 1997.

*Le pourquoi des choses*, Nathan, 1994.

*Traité d'éducation civique à destination des maîtres*, Nathan, 1985.

Imprimé en France,

Mise en page réalisée par les ateliers Néo-maquettes, Paris.

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2022.

© Jacques Billard, 2022.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

## PRÉFACE

Écrire sur la politique, mais sans entrer en politique, c'est une partie du travail du philosophe, encore que penser la politique soit déjà une manière d'y entrer. Penser, ce n'est pas *militer*. Philosophier, ce n'est jamais prendre parti au sens d'entrer dans un parti. À l'inverse, prendre parti, c'est suspendre l'activité philosophique pour favoriser un aspect des choses dans un combat qui détruit les autres aspects.

On connaît le cas de Sartre développant et appliquant une philosophie dite de l'engagement. Ce faisant, il n'était plus philosophe, mais homme politique. Et pas très bon, car l'homme politique est d'abord celui qui tient compte et du réel et des rapports de force et évite l'application rigide de principes. Le Sartre de 1972, juché sur un baril et tentant de ne pas désespérer Billancourt, ce n'est pas le Sartre de *L'être et le néant*. Pourtant s'il prend la parole c'est parce qu'il est philosophe et on l'écoute en cette qualité. Il est réputé savoir. Il va parler. Il dit, dans une interview de 1965 : « tout anticommuniste est un chien »<sup>1</sup>, ce chien que Badiou<sup>2</sup> amplifie en un « pétainisme transcendantal » ou « transcendantal des abjections possibles de notre pays ». Amphigouri ! Transcendantal : je suis philosophe. Pétainisme : je suis politique du bon côté. On voit là pour quelles raisons il faut se tenir à l'écart de ces attitudes. Elles finissent par détruire la philosophie et avec elle la

1. « Un anticommuniste est un chien, je ne sors pas de là, je n'en sortirai plus jamais. » J.-P. Sartre, in « Les Temps modernes », n° 82, repris dans *Situations IV. Portraits*, 1964, p. 248-249.

2. Alain Badiou, *De quoi Sarkozy est-il le nom ?*, Lignes, 2007.

vérité. Sauvons tout de même le soldat Sartre comme, sans doute, on sauvera aussi le soldat Badiou. Par humanité. Et aussi parce que, on ne sait jamais, il y a peut-être de la philosophie dans leurs travaux, une fois débarrassés de leurs folies.

On dira pourtant que d'autres s'en sortent mieux. Régis Debray, par exemple. Ou Michel Onfray. L'un et l'autre ont tenté et même réussi à placer la philosophie dans l'action politique sans la dénaturer. Dans le cas de Régis Debray, c'est son parcours personnel qui est même un cas d'école par le passage d'un militantisme direct (avec prise de risques !) au développement complet d'une intelligibilité du monde, la médiologie, qui est une méthode d'appréhension du monde.

Dans le cas de Michel Onfray, ce qui est notable, c'est le succès d'un rassemblement des volontés sans aucune soumission à une volonté. On ne suit pas Michel Onfray, mais on va chez lui, non parce qu'on partage ses idées (encore que... pourquoi pas ?) mais parce qu'il a réussi à créer autour de lui un espace de liberté. On va chez Onfray pour respirer l'air vivifiant de la pensée libre.

Mais peut-on vraiment se satisfaire de penser le monde sans entreprendre de le changer ? Marx l'avait dit : « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter diversement le monde, ce qui importe, c'est de le transformer. »<sup>1</sup> Et il s'agissait bien, pour lui, d'arrêter alors de philosopher. C'est l'un ou c'est l'autre. Marx lui-même ne prétend pas philosopher. Il exploite les retombées de la philosophie de son époque. Hegel, bien sûr, pour la dialectique, mais aussi... Guizot à qui il emprunte la théorie de la lutte des classes.

Il faut le redire, dès qu'il touche à l'action, le philosophe sort de chez lui. Bien sûr il ne s'agit pas d'un refus de l'action par dégoût, parce que la politique est un monde de bassesse, de trahisons, de violence ouverte ou cachée. C'est en effet ce qu'elle est, mais elle n'est pas que cela. On peut s'en convaincre en ceci que les grands hommes politiques sont très souvent des lettrés et on peut affirmer sans risques que la politique ne s'éclaire jamais que par la philosophie dont elle s'inspire. Car l'homme est ainsi fait qu'il n'agit jamais qu'en application de ses idées. De Gaulle faisait remarquer que der-

1. Marx, *Thèses sur Feuerbach*, la onzième.



rière Alexandre, il y avait toujours Aristote<sup>1</sup>. Quant à Hegel, on connaît l'impression que lui a faite, à Iéna, l'« esprit du monde » (Napoléon) passant sous ses fenêtres<sup>2</sup>. Pourtant Alexandre n'est pas Aristote ni Aristote Alexandre et la *rencontre* Hegel Napoléon n'a pas eu lieu. Aurait-elle eu lieu qu'elle n'aurait certainement rien produit d'autre que de respectueuses salutations réciproques. Napoléon appréciait les hommes de science et Hegel savait reconnaître les grands hommes.

Cette nécessaire séparation de la pensée et de l'action ne doit donc pas exclure l'une au motif de l'urgence de l'autre et on ne peut pas approuver l'attitude de Péguy, reprochant à Kant de n'avoir les mains pures que parce qu'il n'aurait pas de mains<sup>3</sup>.

Cette distinction de la pensée et de l'action vient de ce que l'action, c'est-à-dire la prise de décision, est toujours une affaire de liberté. Elle n'est jamais, malgré les apparences, la conséquence d'un raisonnement. Le monde de la politique est un monde à part, qui a ses règles propres qui ne sont pas celles de la science.

Le philosophe fait tout ce qu'il a à faire en introduisant et faisant vivre, éventuellement à contre-courant et dans la solitude, les idées dans le monde. C'est sa mission. Il aura mis de la lumière dans le réel, ce réel qui n'est jamais ni immédiatement ni totalement clair. Ce monde, n'étant pas immédiat, doit être pensé. C'est là la seule responsabilité du philosophe en tant que philosophe : penser le monde. On peut, comme Descartes, n'être philosophe que quelques heures de temps en temps<sup>4</sup> mais il est essentiel de l'être résolument à une époque où l'idéologie tient toute la société.

1. « Au fond des victoires d'Alexandre, on retrouve toujours Aristote », De Gaulle, *Vers l'armée de métier*.

2. Lettre à Niethammer du lundi 13 octobre 1806, à Iéna, le jour même de l'entrée de Napoléon dans la ville : « J'ai vu l'Empereur – cette âme du monde – sortir de la ville pour aller en reconnaissance ; c'est effectivement une sensation merveilleuse de voir un pareil individu qui, concentré ici sur un point, assis sur un cheval, s'étend sur le monde et le domine. » Hegel, *Correspondance*, T. 1, p. 114.

3. « Le kantisme a les mains pures, mais il n'a pas de mains »

4. « ...fort peu d'heures, par an... », Descartes, *Lettre à Elisabeth* du 28 juin 1643.



## ÉROS À L'ÉCOLE<sup>1</sup>

*Nous avons déposé nos maillets, nous  
étions assises toutes trois sur la pelouse,  
au bord du terrain planté d'arceaux.  
Magdeleine hésita, pouffa, et se mit à  
parler. Elle nous montra son chien et  
nous fit remarquer deux boules, entre ses  
jambes. « Eh bien ! dit-elle, les hommes  
en ont aussi. »*

Simone de Beauvoir,  
*Mémoires d'une jeune fille rangée.*

S'il existe un thème qui ne paraît pas scolaire, c'est bien celui de l'érotisme. De l'éducation sexuelle, c'est autant qu'on veut. Mais de l'érotisme ? Et d'abord, comment s'y prendrait-on ? Des leçons, des exposés, des devoirs comme pour n'importe quelle autre discipline ? Une telle éducation sous forme d'un enseignement direct n'est pas facile à imaginer. Pourtant, mais de manière indirecte, une telle éducation, et pas seulement une information, existe bien. Exemple, cette classe de Troisième, qui paraît savoir de quoi il est question et ce qu'il faut en penser.

Aujourd'hui : Érotisme. Quelqu'un sait-il ce qu'est l'érotisme ? Silence. Rires pouffés — Personne ne sait ? — Si Monsieur. L'érotisme, c'est quand y a du sexe — Oui ? — C'est quand on est gay — Aussi quand on est lesbiennes — Beurk ! — Y a des vidéos sur internet — C'est du porno — Qui voit une différence entre la pornographie et l'érotisme ? — Le porno, c'est quand on voit tout et l'érotisme c'est

1. Publié dans la revue Medium, n° 46-47, de janvier-juin, 2016.

quand c'est masqué — Ouais, au bon moment, la caméra se met derrière un pot de fleurs — Les vidéos japonaises, ils mettent des gros pixels — Et qui vous a dit tout cela ? — Personne — C'est facile à voir — Pas besoin de l'apprendre. — Vous approuvez l'érotisme ? — ... — Et la pornographie ? — Ah non. — c'est dégeu. — Moi j'aime pas. — C'est les garçons qui aiment ça. — Pourquoi les garçons aiment-ils et pas les filles ? — Les garçons, ça les excite. — Moi ? C'est pour savoir comment les garçons veulent qu'on fasse. — Il faut sucer. Moi j'aime pas [...]. — Les garçons, ils disent jamais ce qu'ils aiment. — Vous en parlez entre vous ? — Non. — Si. — Pas trop. — Ça dépend avec qui. — Vous parlez de quoi ? — [...] — Par exemple, ce matin, dans la cour ? — [...] Elle (pointée du doigt) a parlé du « tight gap ». — ? — Ouais, c'est rien. — ? — C'est comme les mannequins. [Écart visible entre le haut des cuisses des jeunes filles] — Beyoncé, elle est contre. — C'est tout ce dont vous parlez sur ces questions ? — Et l'érotisme ? — C'est dans les livres. Il n'y en a pas dans les vidéos. Dans les vidéos, c'est que du porno<sup>1</sup>... L'érotisme, c'est du sexe, mais on voit rien.

Ils savent que l'érotisme n'est pas la pornographie, que la pornographie vise une satisfaction directe, qu'on peut y trouver une information *in situ*, tandis que l'érotisme est une représentation seconde, une forme artistique. Pas une pratique. Pas un art de jouir. Dans l'érotisme, quelque chose vient y accompagner le sexuel, sans l'éteindre. Le sexuel n'y est pas dominant. Pas pour de rire, mais tout de même pour rire un peu. Par exemple il arrive tout entier là où on ne l'attendait pas. La plaisanterie de Coluche<sup>2</sup> ne paraît pas vraiment pornographique à nos élèves. C'est seulement « mal poli ». L'intérêt leur paraît plus reposer sur le double sens de la préposition « avec » qui passe de la cerise au cueilleur que sur l'instrument de la cueillette. C'est plus grammatical que visuel. Et, bien sûr, c'est très « inconvenant », possible seulement avec les amis<sup>3</sup>. Pas à l'école. Surtout pas avec les parents.

Inconvenant ? C'est comme s'ils savaient d'eux-mêmes que de ces choses-là on ne parle pas. L'inconvenance doit être recouverte de silence. Comme dans le film de Christophe Barratier (*Les cho-*

1. Plusieurs entretiens, condensés, très résumés et fortement re-rédigés. Il est à noter que les garçons, minoritaires dans le groupe, n'ont à peu près rien dit, étant beaucoup plus gênés que les filles sur ces sujets.

2. « Il faut cueillir les cerises avec la queue... Déjà qu'il avait du mal avec les mains... »

3. Coluche continué en classe : « Va cueillir les cerises. — Mais maman, je ne suis pas un garçon. »

ristes) où l'élève chante au professeur de musique qui veut évaluer sa voix, une version spéciale de la *Claire fontaine*<sup>1</sup>. Le professeur stoppe la chanson, mais ne condamne pas. Ne commente pas, mais ne réprime pas non plus. Il laisse le silence faire son œuvre : rejeter hors de l'école. Donc il approuve puisqu'en fait, il ne s'agit que d'une chanson, non d'un projet.

### *Une éducation tacite*

Il existe, en effet, une sorte d'éducation tacite sur ces questions et c'est alors moins l'élève qui est à l'école que sa libido. Car nul n'est responsable de sa libido. On n'est responsable que d'y céder. Disons que c'est Éros qui est à l'école, plus que l'enfant. Cette éducation tacite commence dès le premier âge. Elle est traditionnelle et consiste avant tout en contes de fées et chansons enfantines. Bettelheim avait déjà, en son temps, montré le rôle joué par ces contes qui aident à maîtriser les pulsions par leur mise en scène ou leur mise à distance. Quant aux chansons enfantines, dont souvent les paroles, traditionnelles, sont incompréhensibles à qui cherche un message en clair<sup>2</sup>, elles ont la même fonction. Il s'agit ici d'une éducation implicite exercée par la société tout entière, une sorte d'éducation *immanente* d'éros intervenant avant l'école. S'y ajoutent ensuite les pressions sociales et les mille et un détails qui font comprendre très vite que le domaine de l'éros est un domaine à part. Pas un domaine interdit comme la méchanceté, le mensonge, le vol, mais un domaine régi par des règles particulières. Puis la pudeur s'installe et s'installe quoi qu'on fasse pour la modérer ou en retarder l'apparition, car il semble bien qu'elle ne soit qu'assez peu une invention sociale.

Cette éducation sans éducateur, pour être aveugle n'en sait pas moins ce qu'elle fait. D'abord elle installe une norme : la sexualité fondée sur la nature, hétérosexuelle donc, légitime dans l'amour et à

1. À la claire branlette / j'ai sorti mon poreau / pour enculer Ginette / sans lui faire de bobo / (le maître) : ça va. L'élève continue de chanter. Ça va ! Baryton. – ? Comment ? – Baryton, c'est pas une insulte...

2. . La souris verte, par exemple. Mais aussi *La mère Michèle qui a perdu son chat*, *Au clair de la lune*, *Jean Petit qui danse* (qu'on fait servir au schéma corporel), etc.

finalité reproductrice. Ensuite elle emploie des moyens de nature psychologique en installant la honte, la culpabilité, le dégoût. C'est évidemment éros enchaîné. Le sexuel ludique, l'érotisme donc, devra rester une pratique discrète et la pornographie, qui est honteuse, sera secrète. Nul n'échappe à cette éducation première, en quelque société que ce soit. S'agit-il là d'une autodéfense des sociétés contre une libération sexuelle qui ne manquerait pas de la détruire ? Toujours est-il que cette éducation première, qui est la toute première éducation, constitue le fond psychologique de la personnalité. Toute éducation ultérieure s'y heurtera, sans probablement jamais pouvoir le surmonter.

Cette éducation première a pour effet d'empêcher la satisfaction directe et canalise l'énergie vers des objets socialement acceptables. C'est l'avènement de la culture, voire de la civilisation. La culture, c'est éros détourné de ses propres fins. C'est éros dénaturé, interdit d'être lui-même. Il faut relire Freud, impossible à résumer ici. Cela ne fait pas cependant pas d'éros le *fondement* de la culture, mais cela en fait tout de même le fond. Éros sera ainsi partout — il est l'énergie — et l'érotisme accompagnera toujours la culture.

Ce que veut, *éros* exactement et en quoi des objets culturels en viennent-ils à le satisfaire est une question métaphysique : on n'en sait rien. Peut-être même éros n'a-t-il pas besoin de satisfactions *réelles*, peut-être même que dans les satisfactions réelles qu'on lui accorde, c'est encore l'irréel qui y subsiste qui le comble le mieux. On comprendrait alors qu'il soit tout à fait possible de renoncer à ces plaisirs bruts de décoffrage. Il existe une finesse érotique que peut occulter souvent la satisfaction directe.

La répression, cependant, n'est pas tout. Il y a des conditions. D'abord elle doit être supportable, sinon, c'est la névrose. Ensuite il faut que cette répression emporte d'une manière ou d'une autre, notre adhésion, sinon nous tendrions plutôt vers la révolution sexuelle. Il faut enfin être capable d'une certaine transgression des interdits, celle qui se déroule dans l'ordre du symbolique et non celle qui se déroule dans le réel. On ne sera donc pas étonné de ce que l'érotisme ait d'abord à voir avec le ou les langages et que la sensibilité à l'érotisme suppose un certain niveau de maîtrise de la

fonction symbolique. Dès qu'on avance dans la conquête du langage, on avance dans la sensibilité à l'érotisme. L'érotisme accompagne toujours les progrès dans la culture. Avancer dans l'érotisme c'est avancer dans la culture.

Pas d'enseignement direct donc. Ceux qui s'y sont essayés sont tombés purement et simplement dans la pornographie. Comme ces associations qui ont diffusé auprès des jeunes filles de quatrième la brochure du Planning familial (*Tomber la culotte*) en vue de leur apprendre comment se procurer du plaisir entre filles. Certes, rien là d'immoral, mais contresens sur l'érotisme et faute psychologique. Pour les mêmes raisons, on ne pourrait que difficilement faire lire et travailler en classe, avant le lycée, un chapitre de Pierre Louÿs, par exemple le *Manuel de civilité pour les petites filles à l'usage des maisons d'éducation* (1926), ou même, au prétexte d'un auteur du Goncourt, les pages de fellations de *Soumission* (Houellebecq). Quant à Apollinaire<sup>1</sup>... Et ce n'est toujours pas une question d'immoralité, quoique cette objection vienne toujours en tête. Car qu'est-ce que la morale (la vraie, celle qui se moque de la morale) pourrait bien avoir à redire contre l'érotisme et même contre la pornographie ? Dès lors que dans une activité quelconque, la dignité humaine n'est pas atteinte, la volonté de chacun n'est pas contrainte, la morale ne proteste pas. C'est plutôt le moralisme, qu'on entend. S'amuser seul ou à plusieurs avec son corps et quoi qu'on fasse, mais sans lui porter atteinte, voilà qui est sans problème. Mais quoique sans problème, ce n'est pas non plus obligatoire<sup>2</sup>. Il ne s'ensuit pas que la recherche du plaisir ou des plaisirs réputés interdits puisse devenir une finalité humaine. La déculpabilisation d'éros n'a pas à être entendue comme une survalorisation du plaisir. À chacun sa réponse, mais l'hédonisme, c'est, peut-être, un peu court.

1. *Les Onze Mille Verges ou les Amours d'un hospodar*, 1907.

2. On peut se souvenir de Brassens (*Le pluriel*) : « Je suis celui qui reste à l'écart des partouzes. / L'obélisque est-il monolithe, oui ou non ? [...] / Au faisceau des phallus on n'verra pas le mien. ».

### *Une éthique de l'érotisme ?*

Y aurait-il donc une éthique de l'érotisme ? Le premier principe, qui n'est pas d'ordre moral, mais fonctionnel, c'est que toute sexualité doit être au moins voilée, sinon cachée. Pas de sexualité sur la place publique, même si elle tend à l'envahir, même si elle y est déjà, car aucune société ne fonctionne avec une sexualité débridée. Le *zoon politikon* à une face publique, *habillée*, et une face privée, réservée. La citoyenneté, face publique, relève de la *philia*, tendance *agapè*, jamais de l'*éros*. De la discrétion, voilà un premier point d'éthique.

Un second point tient à ce que ce n'est pas vraiment la sexualité qui est intéressante dans l'érotisme, mais plutôt le jeu des significations, les cheminements de sens, les doubles sens des expressions. C'est en ceci que l'érotisme relève de l'art. Du sexe, bien sûr, et du plus cru, mais dans l'inattendu. Et, finalement, jamais au premier plan. Éros doit se contenter des seconds rôles ou s'il est au premier plan, il n'y est pas seul.

Un dernier point, et c'est le plus important, tient à ce que l'érotisme ne fonctionne que dans la liberté d'esprit. Qui ne recherche que l'excitation n'est pas libre. Qui ne recherche que l'intellectuel manque et l'intellectuel et le sexuel. L'érotisme est libre jeu (kantien). C'est l'esprit en roue libre. C'est Éros présent, mais non dominant. Mais c'est bien d'*Éros le violent* qu'il s'agit, non de la douce *philia*, ni de la sublime *agapè*.

Éros, c'est Platon (*Le banquet*). C'est le manque, puis la douleur, la violence, la folie. En gros, c'est Freud et Bataille. *Philia*, c'est surtout Aristote ou Spinoza. C'est l'éros apprivoisé, socialisé, présentable. C'est Éros qui est allé à l'école et a appris à bien se tenir. Reste l'*agapè*, amour désintéressé. Trop divin pour être humain. Toutefois, il ne s'agit là que du même phénomène sous trois aspects différents ou plutôt selon les trois gradations que, justement, l'éducation doit installer. Car Éros subsiste sous *agapè*, comme on peut voir dans la transverbération de sainte Thérèse d'Ávila, bien vue par le Bernin. Sur ce point, Descartes est très net (*Traité des passions*, § 82). Le fond, c'est éros, sombre, brut, violent. Même policé, Éros reste éros et si, à l'école, il acceptera finalement de s'habiller en phi-



lia et même en agapè, il faudra tout de même s'attendre à un inévitable retour du refoulé. De l'érotisme tragique, voire infernal, de Freud (celui de la seconde topique où Éros est la face visible de Thanatos) ou de Bataille, on passe, par l'éducation, à l'érotisme léger, joyeux, guilleret, celui qui passe par l'égrillard, l'osé, le leste, le gaulois, le paillard, le rabelaisien (*la femme folle à la messe*.)

### *Éros, médium ancien dans une situation nouvelle*

Éros est donc ce qu'il faut à la fois contenir et préserver, car il est ce qui rend la culture possible. Il est gêne et condition. C'est un médium. Débridé, il empêche la culture. Il est l'anti-art de Malraux. Réprimé, il l'éteint. Il faut trouver le point d'équilibre entre le libertinage et le sérieux, du libertinage *derrière* le sérieux sans que le premier n'empêche le second ni le second le premier. Encore du libre jeu.

On entrevoit ici quelques aspects éducatifs : apprécier la légèreté piquante ou la frivolité respectueuse sans en faire un mode de vie, surprendre la pudeur sans la blesser, déclencher le rouge aux joues sans la honte qui va avec, choquer sans blesser. C'est tout l'art de la transgression dans la retenue. C'est l'humanisme élégant contre l'humanisme pesant des moralisants.

Ici, notre époque ne facilite rien. Le débordement sexuel est partout et ne se heurte plus guère aux résistances sociales qui naguère s'y opposaient. C'est d'abord la publicité envahissante qui ne se retient plus, accompagnant un commerce de plus en plus agressif et de plus en plus dépourvu de scrupules. De son côté, la presse a transformé la sexualité en marronnier et l'édition n'hésite plus à saturer le marché d'appels à l'hédonisme voire de justifications à la limite de la pédophilie<sup>1</sup>.

Situation nouvelle également que l'évolution de la culture et surtout de l'art. Ce sont surprenantes performances d'artiste, expositions spéciales en lieux publics, militantismes par la nudité voire par la pornographie<sup>2</sup>...

1. Voir « Libération » (num. spécial), « Grazia », n° 299, « Inrockuptibles », n° 1026 ou le récent *Penser la pornographie* de Ruwen Ogien...

2. On expose un « dirty corner » dit « vagin de la Reine » dans les jardins du château de Versailles, un plug anal sur la place Vendôme, du « humping » au palais de

Seconde nouveauté, ce sont les politiques officielles de l'éducation et de la culture qui favorisent l'introduction dans les classes de thèmes qui autrefois en étaient bannis, comme la défense et illustration de l'homosexualité, l'indifférenciation de « genre », l'hédonisme...

Troisième nouveauté : le numérique. Ordinateurs, tablettes, smartphones, dont les enfants sont pourvus de plus en plus tôt, donnent un accès libre et facile à la pornographie la plus crue, à peine limité par quelques algorithmes dits de contrôle parental. Tout cela dans une véritable inconscience des parents qui, étant d'une autre génération, ne voient rien venir. Et pourtant... On constate qu'une bonne partie des enfants de 8 à 10 ans ont déjà regardé un film pornographique et dans les cours de récré, on les voit s'échanger des adresses de sites internet et des moyens de contourner les logiciels de contrôle parental. C'est l'enfant éternel. Chateaubriand, déjà<sup>1</sup>...

De plus, en amont, le numérique permet de démultiplier la production d'images pornographiques, un peu comme la photographie l'avait fait aux dix-neuvième et vingtième siècles. Sauf que la démultiplication numérique est d'une tout autre ampleur et elle est immédiate alors que la photographie (argentique) demandait du temps et obligeait à passer par des laboratoires. Le numérique a mis la pornographie à la portée de tous, et pas seulement comme consommateurs. Devant ce déferlement permis par la technique et appelé par le mode de vie contemporain, les voix des psychiatres sont peu entendues. Il est certain pourtant que la pornographie

justice de Bruxelles, des seins nus un peu partout, par exemple dans les rues de New York ou dans les lieux religieux, des selfies dénudés sur les lieux touristiques. L'artiste suisse Milo Moire « pond » en public (par le vagin) sur une toile des œufs de couleurs et Deborah de Robertis expose sous l'*Origine du monde*, sa propre « Origine », avec les remerciements du directeur du musée (pendant qu'elle est emmenée par la police). Mais... bof. C'est rigolo, ça en dit long sur ce que l'art est devenu. Mais l'éducateur n'a pas qualité pour légiférer dans le domaine de l'art ni non plus dans celui du commerce.

1. « Les volumes de Massillon qui contenaient les sermons de la Pécheresse et de l'Enfant prodigue ne me quittaient plus ; on me les laissait feuilleter, car on ne se doutait guère de ce que j'y trouvais. » Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, t. I.

brute est nocive pour les enfants. Moins par les images de l'homme performant et de la femme soumise qui y seraient véhiculées que parce que ces images viennent perturber un développement psychologique qui n'est pas achevé. La pornographie peut provoquer des blocages (fixations), des chocs émotionnels (traumatismes) lesquels, sans toujours aboutir à la névrose, restent difficiles à surmonter. Tout cela complique la tâche éducative, ne serait-ce que celle de mettre de la distance entre l'école et une pornographie qui n'est plus très loin de conduire la société. Mais le travail de fond subsiste, il en devient seulement plus nécessaire.

### *Savoir être mal élevé*

La véritable éducation pourrait probablement se résumer assez bien par un « tiens-toi bien ! ». Non pas « soit conforme aux normes », mais tiens-toi comme on tient bien... la laisse du chien. Être *le* maître de soi-même. Voilà quelque chose qu'il faut avoir « bien en mains », soi-même. Après tout, comme dit Kant, l'homme est un animal qui a besoin d'un maître<sup>1</sup>... Être savant, cultivé, érudit, voilà qui est admirable et peut-être même souhaitable. Mais insuffisant. Que manque-t-il ? De l'aisance à l'égard de sa propre intériorité. Une maîtrise décontractée de ses pulsions intimes. Un Surmoi efficace, mais sans excès. Être à l'aise dans son corps et assuré dans ses pensées. Qui est à l'aise avec lui-même est à l'aise partout et en toutes circonstances. Voilà l'élégance. Rien de guindé et pourtant tout le contraire du laisser-aller.

C'est paradoxal, mais il se pourrait bien que la sensibilité à l'érotisme soit justement le signe d'une éducation... réussie. La sexualité n'y est ni dévalorisée ni survalorisée. On l'accepte partout, mais elle ne domine nulle part. On sait tout aussi bien ne sourire qu'avec les yeux, éclater d'un rire gargantuesque ou apprécier l'« Album de la comtesse ». Au contraire du commun qui se scandalise ou croit devoir le faire. Car le commun, n'étant pas suffisamment éduqué, ne sait pas être mal élevé. N'est pas mal élevé qui veut. George Sand

1. « L'homme est un animal qui, lorsqu'il vit parmi d'autres membres de son espèce, a besoin d'un maître. » Kant, *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, 1784.

est très bien éduquée et c'est pourquoi elle peut être mal élevée (et comment !) dans sa lettre à Musset. Et l'on constate qu'il n'est pas à la portée de tout le monde d'apprécier à son horrible valeur les *Onze mille verges* d'Apollinaire. Le charretier parle vulgairement ? C'est de son rang. Entendez : il ne sait pas faire autrement. L'aristocrate qui parle comme un charretier n'est pas vulgaire, même s'il va chanter avec le corps de garde. Il est — finement — mal élevé<sup>1</sup>.

Il faut savoir être mal élevé. Ce n'est pas donné à tout le monde et c'est peut-être à ceci que se remarque une bonne éducation. Car l'éducation n'est pas un conditionnement et n'a pas non plus à produire des enfants de chœur. Elle ne doit produire que de la liberté, y compris celle de choisir d'être enfant de chœur. Et d'abord de la liberté à l'égard de soi-même, condition première de toutes les autres libertés. Il faut donc savoir, à l'occasion, entrer en polissonnerie, mais sans être un débauché tout en se réservant la possibilité d'en avoir l'air. Une éducation où la sensibilité érotique n'aurait pas la place qui lui revient ne serait pas une réussite.

1. Victor Hugo, *Choses vues*, Paris, 1888 : « À ce sujet, le roi disait un soir à M. Duchâtel, ministre de l'Intérieur : — Guizot n'a donc pas un ami qui le conseille ? Qu'il prenne garde à ces femmes du nord. Il ne se connaît pas en femmes du nord. Quand une femme du nord est vieille et a affaire à un homme plus jeune qu'elle, elle le suce jusqu'à la moelle ! — Puis le roi de rire. M. Duchâtel, qui est gros et gras, qui a des favoris et quarante-cinq ans, rougit très fort. ». [Ce roi, c'est Louis-Philippe. NDLR].

## UN MODE D'ENSEIGNEMENT À LA FRANÇAISE<sup>1</sup>

*L'homme est un animal qui,  
lorsqu'il vit parmi d'autres membres  
de son espèce, a besoin d'un maître.*  
Kant, *Idée d'une histoire universelle...*

Il existe encore quelque chose qui nous singularise, nous Français, aux yeux du reste du monde, c'est le *professeur*. Partout dans le monde, ce personnage est un pédagogue qui apprend la *pédagogie*, qui améliore son savoir-enseigner. En France, il s'obstine à être un *maître*. Il croit encore que le savoir libère alors que le savoir — on n'arrête pas de vous le dire — est encombrant et, de nos jours, inutile. Il croit qu'il faut *apprendre* alors qu'il est *prouvé*, par la recherche en « sciences de l'éducation », qu'il suffit d'*apprendre à apprendre*, éventuellement sans jamais rien apprendre. Il résiste aux ordinateurs et aux tablettes, comme naguère il résistait à l'audiovisuel. Il se tient à distance de la vidéosphère et ne croit qu'à la parole et à l'écrit. Il refuse la bande dessinée et tient encore au livre. Bref, comme il existe un village gaulois qui résiste aux Romains, il existe un pays qui résiste à la pédagogie, c'est le nôtre. On peut bien lui prouver qu'il a tort, que les classements internationaux le placent en queue de liste, lui

1. Publié dans la revue *Medium*, n° 51 d'avril-juin 2017.

montrer qu'il a besoin de se mettre à la page, il reste allergique aux pédagogues. Regardons-y de plus près.

Et d'abord, le sait-on ? le pédagogue était, dans l'Antiquité, l'esclave chargé de conduire les enfants chez le maître de grammaire. Employé de maison, donc. Mais il a fini par prendre la place du maître. Il est donc un usurpateur ou, plutôt, une sorte de maire du Palais. Certes, l'histoire ultérieure l'a consacré dans cette fonction d'enseignement qui n'était pas la sienne. Par suite tous les maîtres sont devenus des *enseignants*. De simples participes présents substantivés et, tout comme la mauvaise monnaie chasse la bonne, l'enseignant a chassé le maître en même temps qu'il a chassé élèves et disciples. Place aux *apprenants*. Mieux : aux *s'éduquants*. Ce dernier concept, le « séduquant », est particulièrement intéressant en ce qu'il rappelle — et fonde — la technique du baron de Münchhausen se sortant des sables mouvants en se tirant par les cheveux. Et avec son cheval.

Avec l'*enseignant* arrive la pédagogie qui est *science* (pas moins !) des techniques et méthodes d'enseignement. Le maître doit alors abandonner sa maîtrise pour se faire le technicien d'une pratique. Il était le maître d'un savoir ou d'un art et le voilà l'exécutant d'une méthode. D'une méthode qu'il n'a, généralement, pas élaborée lui-même. Car il existe des centres de recherches où de Grands Spécialistes mobilisent des ressources à la « croisée des champs disciplinaires les plus pointus ». Sciences humaines, sciences cognitives, neurosciences, médecins spécialisés, biologistes spécialistes des rythmes, des déficits d'attention, les troubles de la mémorisation. Sans compter les laboratoires pharmaceutiques qui tiennent en réserve de quoi traiter l'hyperactivité et autres TCC (troubles du caractère et du comportement). Des procédures au protocole hautement affiné sont testées, en laboratoire d'abord, *in vivo* ensuite. Et, dès validation, elles sont publiées par décret

sous forme d'instructions ministérielles. Les enseignants appliquent. Après une période de formation, il va sans dire.

Depuis Montaigne, la France résiste à la pédagogie et tente, aujourd'hui, de manière désespérée, de sauvegarder la *maîtrise* contre la *technique*. On ne veut pas d'enseignants de philosophie, on veut des philosophes professeurs de philosophie. D'abord philosophes, par suite et comme par conséquence, professeurs. On ne veut pas de professeurs de musique, mais des musiciens professeurs de musique d'abord musiciens et par suite professeurs. Et c'est vrai en tout domaine. Pas de professeur de mathématiques qui ne soit d'abord mathématicien.

Le monde anglo-saxon, en revanche, s'attache aux techniques de l'apprentissage ; il veut des pédagogues plutôt que des savants ou des artistes. Et pourtant, le monde anglo-saxon valorise les *master class*, qui sont des classes à la française. Mais pour les grands niveaux. Dans les écoles de base, tout pouvoir est donné aux pédagogues et les savants sont tenus hors de l'école.

En un mot, la pédagogie pose la question : comment faut-il s'y prendre ? Certes, c'est la question que se posent tous les débutants, mais c'est une mauvaise question. Elle entraîne une réponse technique. La bonne question, au contraire, n'est pas *comment enseigner*, mais *qu'est-ce qu'apprendre* ? Toutes les propositions *pédagogiques* viennent du monde anglo-saxon et toutes les preuves de son efficacité viennent des pays nordiques (plus Singapour). Et la pédagogie aboutit *toujours* à la même conclusion : il ne faut pas de maître, seulement un *adulte*, un *facilitateur*, un *aidant*, un *accompagnateur*... Plus de maître, mais plus non plus d'élève. Retour de l'enfant dans sa joie de vivre. D'où la formule, qui a fait mouche (loi d'orientation de 1989) : l'enfant est au centre de l'école ou plutôt du système éducatif, car l'école doit être replacée dans une structure sociale générale. Formule frappante, mais fausse. Ce n'est

pas l'enfant qui doit être au centre de l'école, mais la culture. La culture et sa transmission puisque pas de culture sans transmission. Car l'école est le seul lieu de la culture. C'est là qu'elle se transmet, ce que ne font nullement les médias, dont la fonction n'est pas d'instruire ni même d'informer, mais seulement de former l'opinion. Elle n'est pas non plus ou plutôt elle n'est plus non plus dans les musées, devenus récréatifs et événementiels. La culture, au sens vrai et donc non confondue avec le *divertissement* ou l'*entertainment*, ne se trouve qu'à l'école.

Suggestion : c'est peut-être dans le rapport de nos sociétés modernes à la culture que se trouve la source des problèmes que ces mêmes sociétés ont avec leur école.

Elle ne le sait peut-être pas, mais la France est profondément opposée à la pédagogie et jusque dans ses institutions scolaires, lesquelles, en effet, confient une classe à un maître sous la protection de l'État et non un groupe d'enfants à une école sous la direction des parents, comme dans le monde anglo-saxon. Ce maître est responsable de ses élèves et pour cela il dispose du libre choix de sa méthode. On ne peut lui imposer un dispositif pédagogique dont il ne voudrait pas. La France n'a donc pas totalement basculé du côté de la pédagogie. Peut-être trouverait-on là une cause profonde du recul régulier de notre pays dans les classements internationaux. Car c'est bien, en effet, depuis que la pédagogie a pris le contrôle total de l'éducation nationale (qui n'est plus *instruction publique*) que la baisse des résultats est intervenue. Naguère, notre pays était donné en modèle de réussite. Il est maintenant en queue de peloton : la pédagogie imposée rend — chez nous — l'école inefficace.

Peut-on préciser ce qu'est un *maître*, ou du moins, si l'on craint qu'il ait disparu, ce qu'il était ? Son secret n'est pas dans le *mode* d'enseignement, c'est-à-dire dans la façon dont